

Fichier 2

Marc Bloch

Notices particulières

1. Notice académique

Marc Bloch est bien passé par l'**École normale supérieure** avant d'enseigner, et sa trajectoire universitaire s'inscrit très tôt dans le système des concours et du professorat d'État. La collaboration avec Lucien Febvre fut d'abord une **amitié intellectuelle profonde**, puis une alliance scientifique durable, mais non sans tensions, surtout pendant la guerre

Sa formation à l'ENS

Marc Bloch entre à l'École normale supérieure en **1904** après ses études au lycée Louis-le-Grand. Une source institutionnelle récente de l'ENS rappelle qu'il y a été l'un des élèves les plus marquants de son époque, même si les notices consultées ici ne détaillent pas nominativement tous ses maîtres. En revanche, le contexte de sa formation le place dans une génération d'historiens formés à l'ENS au contact d'une culture d'exigence philologique, historique et méthodologique qui marque durablement son travail.

Agrégation et premiers postes

Il obtient l'agrégation d'histoire et de géographie en 1908. Avant d'enseigner à l'université, il commence par le

secondaire : il enseigne l'histoire et la géographie au lycée de Montpellier en 1912, puis au lycée d'Amiens en 1913. Après la guerre, il accède à l'enseignement supérieur : la notice de Strasbourg indique qu'il devient professeur à la faculté de Strasbourg, où il rejoint notamment Lucien Febvre et André Piganiol.

Quels furent ses maîtres ?

Sur la question précise des maîtres de Bloch à l'ENS, les sources institutionnelles consultées restent trop générales pour dresser une liste sûre et complète. En revanche, on peut dire que sa formation normale s'inscrit dans un milieu savant où l'histoire érudite, la critique des sources et la rigueur documentaire tenaient une place centrale, ce qui explique en partie sa future méthode. à l'ENS.

Bloch et Febvre

La réalité de la collaboration entre Marc Bloch et Lucien Febvre est celle d'un **duo intellectuel majeur** de l'historiographie française du XXe siècle. Ils sont collègues à Strasbourg, où se noue une relation de travail et d'estime réciproque, puis cofondateurs en **1929** de la revue *Annales d'histoire économique et sociale*, à l'origine de l'école des Annales. Cette coopération fut bien plus qu'un simple compagnonnage éditorial : elle engageait une même ambition de renouvellement de l'histoire par l'ouverture aux sciences sociales, à l'économie et à la géographie.

Mais leur collaboration ne fut pas une fusion parfaite. Les notices et travaux récents rappellent que l'amitié fut mise à l'épreuve dans les années 1940, en particulier dans le contexte de guerre, d'isolement et de décès de Bloch. Febvre joua aussi un rôle décisif dans la postérité de Bloch,

notamment pour l'édition d'*Apologie pour l'histoire* après sa mort. On peut donc parler d'une collaboration à la fois scientifique, amicale et éditoriale, devenue ensuite une relation de mémoire et de transmission.

Enjeu historique

En résumé, Bloch suit le parcours classique du normalien-historien : **ENS, agrégation, lycée, université**, puis grande œuvre savante. Avec Febvre, il ne s'agit pas seulement d'une camaraderie de génération, mais d'une véritable **coproduction intellectuelle** qui a profondément transformé la discipline historique. Leur alliance reste l'un des nœuds essentiels pour comprendre la naissance des *Annales* et la modernisation de l'histoire en France.

2. Simone Vidal, une compagne de travail et de combat

L'étude de la relation entre Marc Bloch et son épouse Simone Vidal oblige à sortir d'une lecture strictement biographique pour comprendre comment une vie savante et une vie politique se sont trouvées étroitement entremêlées. Mariés en 1919, les deux époux forment un couple que plusieurs sources récentes décrivent comme indissociable, non seulement parce qu'il s'agit d'une union affective durable, mais parce que Simone Bloch a tenu un rôle réel dans la fabrique de l'œuvre et dans le soutien matériel et moral de l'engagement résistant de son mari. La panthéonisation conjointe de 2026 n'a donc pas seulement une portée symbolique : elle reconnaît aussi cette collaboration intime et longtemps sous-estimée.

Sur le plan intellectuel, Simonne Bloch apparaît comme une assistante de recherche et une secrétaire de fait, présente auprès de Marc Bloch dans l'élaboration de ses travaux, la transcription des manuscrits et l'accompagnement des tâches quotidiennes du savant. Des témoignages familiaux et des notices institutionnelles convergent pour souligner qu'elle assistait à ses cours, relisait ses textes et contribua à assurer les conditions concrètes de production de son œuvre. Il serait excessif de lui attribuer la paternité des idées de Bloch ; en revanche, il est juste de dire qu'elle a rendu possible, dans une large mesure, l'intensité de son travail scientifique. Dans un milieu universitaire encore fortement structuré par la division sexuelle des rôles, cette présence n'est pas un détail domestique : elle participe pleinement de l'économie du travail savant.

Cette dimension prend une portée particulière dans les années strasbourgeoises, où le couple s'installe durablement après la guerre de 1914-1918. Le cadre familial, la stabilité du foyer et la disponibilité intellectuelle de Simonne ont sans doute offert à Bloch un environnement propice à ses grands chantiers historiographiques. On peut donc avancer que ses choix professionnels, en particulier son investissement dans l'enseignement supérieur et dans l'écriture de synthèses ambitieuses, ont été facilités par cette présence constante, discrète mais décisive. L'influence n'est pas seulement pratique ; elle est aussi morale, dans la mesure où le couple partage des valeurs républicaines et une même culture de l'engagement.

Cette solidarité conjugale devient plus visible encore pendant la Seconde Guerre mondiale. Tandis que Marc Bloch entre dans la clandestinité et rejoint la Résistance, Simonne demeure à proximité du champ de l'action, dans une position certes moins exposée, mais essentielle. Les sources indiquent qu'elle lui envoie vêtements, nourriture, livres et provisions, tout en maintenant le lien par des lettres et, occasionnellement, des visites. Ce soutien logistique, souvent oublié dans les récits héroïques, relève d'un véritable engagement politique. Aider un résistant, à cette époque, suppose de prendre des risques réels ; ce geste relève donc d'une participation à la lutte, même s'il ne prend pas la forme d'une action clandestine au sens strict.

Il faut enfin souligner que l'engagement de Simonne Bloch ne se limite pas au rôle d'épouse du résistant. Plusieurs notices rappellent qu'elle fut, dès la Première Guerre mondiale, infirmière volontaire auprès des prisonniers et réfugiés à Dieppe, ce qui témoigne d'un sens ancien du service et du soin. La suite de sa vie confirme cette orientation : en 1944, elle accompagne jusqu'au bout le destin de son mari, meurt peu après lui, et son décès sous faux nom rappelle la violence d'un contexte où la persécution antijuive frappe aussi les proches des résistants. En ce sens, la relation de Marc Bloch à Simonne Vidal éclaire ses choix professionnels et politiques non comme une causalité mécanique, mais comme une cohérence de couple : un monde commun fait de travail, de fidélité républicaine et de solidarité face à l'épreuve.

3. Marc Bloch dans les réseaux de la Résistance : appartenances, fonctions et circulations clandestines

L'engagement résistant de Marc Bloch ne se comprend pas comme une adhésion isolée ou symbolique à la lutte contre l'Occupation. Il s'inscrit au contraire dans une série de réseaux précis, emboîtés les uns dans les autres, qui vont du mouvement Franc-Tireur aux Mouvements unis de Résistance (MUR), en passant par le Comité général d'études (CGE) et les publications clandestines qu'il alimente. À travers ces appartenances successives, Marc Bloch apparaît non seulement comme un historien entré en clandestinité, mais comme un organisateur, un rédacteur et un passeur entre différents espaces de la Résistance intérieure.

Une entrée tardive mais décisive dans la clandestinité

Après la défaite de 1940, Marc Bloch traverse une période de désarroi intellectuel et politique, qui débouche progressivement sur une implication concrète dans la Résistance. Son entrée effective dans la clandestinité intervient en 1943, au moment où la zone sud devient, elle aussi, un espace de répression accrue après l'occupation allemande de novembre 1942. Révoqué de ses fonctions d'enseignant par le régime de Vichy, il choisit alors de rester en France et de rejoindre Lyon, centre névralgique de la Résistance en zone sud.

Cette décision n'est pas seulement une réaction morale à la persécution antisémite ou à l'effondrement national. Elle correspond aussi à une intégration progressive dans des

réseaux militants structurés. Les sources disponibles montrent que Bloch ne passe pas directement d'une posture d'intellectuel à celle de résistant armé ou clandestin ; il entre par des relations, des rencontres, des médiations, puis s'insère dans des chaînes d'organisation déjà actives. C'est cette texture relationnelle qui donne à son engagement toute sa densité historique.

Franc-Tireur : premier ancrage résistant

Le premier réseau clairement identifié est celui de Franc-Tireur, mouvement né dans la zone sud et porteur d'une sensibilité républicaine et démocrate. Marc Bloch y entre en 1943, sous le pseudonyme de *Narbonne*. D'autres sources mentionnent aussi les pseudonymes de *Chevreuse* et *Arpajon*, utilisés dans ses activités clandestines. L'usage de plusieurs noms de guerre n'est pas anecdotique : il reflète la nécessité de compartimenter les tâches, de limiter les risques et de circuler entre plusieurs cercles de confiance.

À Lyon, Bloch ne demeure pas un simple adhérent. Il devient rapidement l'un des responsables de Franc-Tireur pour la région lyonnaise. Le CHRD de Lyon précise qu'il gravit vite les échelons du mouvement et qu'il contribue à organiser la Résistance dans la région Rhône-Alpes, dite R1. Cette fonction est importante, car elle montre que Bloch n'est pas seulement mobilisé pour sa légitimité intellectuelle ; il est utilisé pour ses capacités d'analyse, d'écriture, d'organisation et de coordination.

Son arrivée à Franc-Tireur semble avoir été favorisée par des intermédiaires issus de la Résistance ou de réseaux intellectuels. Le *Maitron* signale ses contacts avec Robert

Waitz et Maurice Pessis, puis son intégration à Franc-Tireur grâce à l'intervention de Pessis auprès de Georges Altman. Cet ancrage par relations personnelles révèle un fonctionnement typique de la clandestinité : la confiance y est un capital décisif, et l'entrée dans le réseau passe par des personnes-relais plus que par des structures abstraites.

Les MUR : un espace de coordination régionale

L'étape suivante est son intégration aux Mouvements unis de Résistance (MUR). Selon les sources du Service historique de la Défense et de plusieurs organismes mémoriels, Bloch rejoint cette structure comme délégué régional de Franc-Tireur, puis devient l'un des membres du directoire régional des MUR. En juillet 1943, il figure même parmi les trois membres du directoire régional, ce qui témoigne d'une responsabilité élevée et d'un rôle stratégique dans la coordination de la Résistance en zone sud.

Cette évolution est capitale. Les MUR sont le résultat de l'unification progressive de grands mouvements de la zone sud sous l'impulsion de **Jean Moulin**, avec l'objectif de mieux coordonner l'action clandestine et de préparer l'architecture politique d'après-guerre. L'intégration de Bloch à ce niveau signifie qu'il participe à une Résistance non seulement militante, mais structurée, organisée et de plus en plus politique.lumni+1

Il ne faut pas sous-estimer la portée de cette responsabilité. Dans l'univers clandestin, la fonction de membre du directoire régional implique des arbitrages, des liaisons, des décisions logistiques et des prises de contact avec d'autres composantes du mouvement. L'historien

devient ainsi un acteur de la coordination, non un simple rédacteur d'opinion. Sa présence à ce niveau montre que son autorité ne repose pas seulement sur son prestige universitaire, mais sur sa capacité à remplir des missions concrètes, parfois risquées, dans la chaîne de la Résistance.

Le Comité général d'études : penser l'après-guerre

Un autre réseau, plus intellectuel mais tout aussi important, est celui du Comité général d'études (CGE), fondé par Jean Moulin au sein du Conseil national de la Résistance. Bloch y intervient comme *expert pour l'enseignement*. Cette fonction n'est pas secondaire : elle révèle la place particulière qu'occupent les intellectuels dans la Résistance, non seulement pour agir, mais pour préparer les principes de la refondation républicaine.

Bloch collabore aux Cahiers politiques du CGE, où il publie des textes portant la marque de sa méthode et de son exigence critique. Il contribue également à *La Revue libre*, publication éditée par Franc-Tireur. Une source mentionne même une table méthodique des articles de la première année des Cahiers, publiée dans le numéro de janvier 1944, ce qui laisse entrevoir la nature minutieuse et organisée de sa participation.

Ces écrits clandestins méritent attention. Ils montrent que Bloch ne se contente pas d'un engagement de présence ou de témoignage ; il contribue à formuler des idées, à structurer des analyses et à préparer des réformes, notamment dans le domaine de l'éducation. Son rôle dans le CGE articule ainsi résistance immédiate et réflexion sur l'avenir. C'est là un trait essentiel de sa trajectoire : agir contre l'Occupation

tout en pensant la reconstruction intellectuelle et civique de la France.

Une pluralité de circulations

La trajectoire clandestine de Marc Bloch n'est pas linéaire. Elle traverse plusieurs lieux et plusieurs milieux : Clermont-Ferrand, où il est encore en contact avec des relais ; Montpellier, où certaines sources signalent des premiers échanges avec d'autres réseaux ; puis surtout Lyon, qui devient son centre d'action principal. Cette circulation géographique correspond à une circulation politique : Bloch passe de contacts ponctuels à une intégration dans un mouvement, puis à des fonctions de coordination régionale.

Il faut également souligner la coexistence de plusieurs appartenances. Bloch n'est pas enfermé dans un seul réseau ; il agit dans une constellation où l'on retrouve Franc-Tireur, les MUR, le CGE et des organes de presse clandestine comme *La Revue libre*. Cette pluralité reflète la structure même de la Résistance intérieure, faite de mouvements, de passerelles, d'alliances et de spécialisations. Elle dit aussi quelque chose de Bloch lui-même : sa capacité à occuper des fonctions différentes sans perdre l'unité de sa démarche.

Arrêt, arrestation et mémoire des réseaux

L'arrestation de Marc Bloch à Lyon le 8 janvier 1944, son internement à Montluc, sa torture, puis son exécution le 16 juin 1944 à Saint-Didier-de-Formans, ne clôturent pas seulement une vie ; elles fixent aussi une mémoire des réseaux auxquels il a appartenu. La mort de Bloch est devenue un lieu de commémoration de la Résistance régionale

autant qu'un épisode du récit national. Le fait qu'il ait été fusillé avec vingt-neuf autres résistants rappelle d'ailleurs que la clandestinité s'inscrivait toujours dans des collectifs, jamais dans un isolement héroïque.

La panthéonisation de 2026 réactive cette mémoire, mais sous une forme plus large. Elle tend à privilégier la figure de l'historien martyr et du résistant exemplaire, parfois au détriment de la complexité des réseaux qui ont rendu possible son engagement. Or, c'est précisément cette complexité qui mérite d'être restituée. Bloch n'a pas « fait de la Résistance » de manière abstraite : il a travaillé dans des structures précises, avec des responsables identifiés, des circuits de diffusion, des écritures clandestines et des responsabilités régionales.

Conclusion

Étudier les réseaux de Marc Bloch dans la Résistance, c'est donc déplacer l'attention du seul destin individuel vers l'architecture collective de la lutte clandestine. Franc-Tireur, les MUR, le CGE, les Cahiers politiques, La Revue libre : ces noms dessinent une géographie de l'engagement où l'historien occupe une place à la fois intellectuelle et opérationnelle. Son cas montre que la Résistance fut aussi une affaire d'écritures, de médiations, de coordinations régionales et de projets pour l'après-guerre.

En ce sens, Marc Bloch n'est pas seulement un symbole commode de la mémoire nationale. Il est un acteur de réseau, un organisateur et un penseur clandestin. C'est à cette condition qu'on peut comprendre la profondeur de son engagement, et éviter qu'une panthéonisation tardive n'en neutralise la portée historique.

4. Marc Bloch et sa postérité historiographique

De l'histoire-problème aux usages contemporains d'une œuvre fondatrice

Résumé

La postérité de Marc Bloch dépasse largement la figure du médiéviste résistant. Cofondateur des Annales avec Lucien Febvre, auteur de travaux devenus classiques sur la féodalité, les rites de souveraineté et la méthode historique, Bloch a durablement structuré la discipline en France et hors de France. Cet article examine les principales lignes de sa réception : la transmission de l'héritage des Annales, la canonisation de L'Apologie pour l'histoire, la relecture de L'Étrange Défaite comme texte de lucidité civique, et les usages contemporains de sa mémoire dans un contexte de panthéonisation. On montrera que la postérité de Bloch tient à la fois à la fécondité de ses concepts, à la souplesse de sa méthode et à l'épaisseur morale d'une existence interrompue par la guerre.

Mots-clés : Marc Bloch ; Annales ; historiographie ; histoire-problème ; réception ; mémoire.

Introduction

La postérité historiographique de Marc Bloch est d'une exceptionnelle densité. Très tôt, son nom a cessé de désigner seulement un auteur pour devenir celui d'une méthode, puis d'une manière de penser l'histoire. La fondation des Annales d'histoire économique et sociale en 1929 a certes joué un rôle décisif dans cette transformation, mais la réception de Bloch ne se réduit ni au

succès institutionnel d'une revue ni à l'autorité posthume d'un martyr de la Résistance. Elle relève d'un processus plus complexe : la circulation d'une œuvre, sa reprise par plusieurs générations d'historiens, sa réinterprétation au gré des débats méthodologiques, et son investissement dans les mémoires publiques du XXe et du XXIe siècle.

L'enjeu est double. D'un côté, il s'agit de comprendre comment les écrits de Bloch ont contribué à structurer durablement la discipline historique. De l'autre, il faut montrer comment son nom a été mobilisé dans des contextes différents, de la refondation de l'histoire sociale à la valorisation contemporaine de l'intellectuel résistant. Cette double lecture permet d'éviter deux écueils symétriques : l'hagiographie, qui fige Bloch en icône, et la pure histoire des idées, qui le dissoudrait dans une tradition abstraite.

I. La postérité immédiate : de la disparition à la canonisation

La mort de Marc Bloch en 1944 crée d'emblée une situation paradoxale : l'historien laisse une œuvre inachevée, mais la guerre confère à son nom une aura morale considérable. Lucien Febvre joue un rôle central dans cette première phase de réception. Il assure la continuité des Annales, publie et promeut *Apologie pour l'histoire après la guerre*, et contribue à inscrire Bloch dans un panthéon savant où l'exigence méthodologique se double d'un hommage à l'engagement.

La réception de *L'Étrange Défaite* participe aussi de cette canonisation. Longtemps lu comme un témoignage exceptionnel sur l'effondrement de 1940, le livre a pris la

valeur d'un texte de référence sur la faillite des élites, la rigidité institutionnelle et la nécessité d'un regard critique sur le présent. Cette lecture a renforcé l'image d'un Bloch à la fois historien et citoyen, capable d'appliquer au temps vécu les méthodes de l'enquête historique.

La postérité immédiate est donc double : scientifique, par la reconnaissance de ses ouvrages, et morale, par l'exemplarité de sa mort. Cette conjonction explique en partie pourquoi Bloch a rapidement été considéré comme une figure fondatrice au sein des sciences sociales françaises.

II. L'héritage des Annales

La postérité de Bloch est inséparable de celle des Annales. Dès l'origine, la revue n'a pas été pensée comme une école fermée, mais comme un espace de circulation entre disciplines, méthodes et objets. Bloch et Febvre voulaient promouvoir une histoire économique, sociale et comparative, capable de dépasser les frontières nationales et les cloisonnements académiques. Cette ambition a profondément marqué la discipline française, puis internationale.

Après la guerre, l'influence des Annales passe par une seconde génération d'historiens, notamment Fernand Braudel, Ernest Labrousse et Pierre Goubert, qui prolongent l'intérêt pour les structures et pour le temps long. La notion de « longue durée », souvent associée à Braudel, doit pourtant être pensée en continuité avec les intuitions de Bloch, qui insistait déjà sur la pluralité des temporalités et sur le fait qu'un phénomène historique ne s'épuise jamais dans l'événement.

Mais cette postérité n'est pas simple répétition. Les générations suivantes ont parfois infléchi, voire corrigé, l'héritage blochien. Georges Duby, par exemple, en réintroduisant une forte dimension événementielle dans *Le Dimanche de Bouvines*, montre que la fidélité à Bloch n'exige pas la reproduction mécanique de ses choix, mais la poursuite de son exigence problématique. C'est là un point essentiel : *la postérité des Annales n'est pas une orthodoxie, mais un champ de transformations.*

III. Apologie pour l'histoire comme texte canonique

Parmi les écrits de Bloch, *Apologie pour l'histoire* occupe une place singulière dans sa postérité. Rédigé pendant la guerre et publié après sa mort, le livre est devenu un classique de la réflexion sur la discipline historique. Il est fréquemment cité pour sa définition liminaire de l'histoire comme « *science des hommes dans le temps* ». Cette formule a connu une fortune considérable, au point de devenir l'un des énoncés les plus connus de l'historiographie française.

Sa postérité tient à plusieurs raisons. D'abord, elle donne à l'histoire une définition large, anthropologique et temporelle, qui ouvre la voie à des lectures très diverses. Ensuite, elle associe méthode et morale : le travail de l'historien n'est pas seulement technique, il relève d'une responsabilité intellectuelle. Enfin, l'ouvrage propose une épistémologie souple, qui refuse de calquer l'histoire sur les sciences de la nature et insiste sur les singularités du fait humain.

Les commentateurs ont souvent souligné *l'importance de la critique des sources* chez Bloch. L'un de ses passages les plus repris affirme que « *tout ce que l'homme dit ou écrit,*

tout ce qu'il fabrique, tout ce qu'il touche peut et doit renseigner sur lui ». Cette phrase a une portée considérable : elle légitime l'usage de sources non conventionnelles, élargit le champ du document et anticipe des évolutions majeures de l'histoire culturelle et sociale. De ce point de vue, Bloch apparaît comme un précurseur d'une histoire sans frontières documentaires strictes.

La réception de l'ouvrage a aussi été nourrie par son caractère inachevé. On y lit une pensée en mouvement, interrompue par la guerre, ce qui a renforcé sa valeur d'héritage ouvert. L'Apologie n'impose pas un système ; elle transmet une attitude intellectuelle. C'est pourquoi elle continue d'être lue dans les formations universitaires, les séminaires de méthodologie et les réflexions épistémologiques contemporaines.

IV. La réception internationale

La postérité de Bloch ne se limite pas à la France. Les Annales ont rapidement trouvé des échos en Europe et au-delà. Des travaux récents signalent la réception de Bloch en Pologne et dans d'autres espaces historiographiques où ses analyses ont inspiré des recherches nouvelles. Cette circulation internationale s'explique par l'universalité relative de sa méthode : *comparaison, critique, attention aux sociétés, refus du nationalisme intellectuel*.

Le projet des Annales avait dès le départ une dimension transnationale. Febvre et Bloch discutaient avec des historiens étrangers, notamment Henri Pirenne, et concevaient l'histoire économique et sociale comme un langage commun entre disciplines et pays. Cette ouverture a

permis à la postérité blochienne de s'inscrire dans des contextes très différents, notamment dans les pays où l'histoire universitaire devait composer avec des régimes autoritaires ou des traditions positivistes très rigides.

Dans le monde anglophone, Bloch est souvent lu comme un classique de la méthodologie historique, parfois plus que comme un médiéviste. *The Historian's Craft* est devenu une porte d'entrée privilégiée vers son œuvre, parce qu'il condense une réflexion à la fois technique et civique sur le métier d'historien. Cette réception montre que la postérité de Bloch se déploie sur deux plans : celui du médiéviste et celui du penseur de la discipline.

V. Bloch et l'histoire contemporaine

La postérité de Bloch s'est encore renforcée à mesure que l'histoire contemporaine s'est confrontée à des questions de mémoire, de violence politique et de responsabilité intellectuelle. Dans cette configuration, *L'Étrange Défaite* a pris une importance nouvelle : non plus seulement comme texte sur 1940, mais comme réflexion sur les mécanismes de l'échec collectif, la paresse des élites et la difficulté de penser le changement.

Des travaux récents ont également réinterrogé la place de Bloch dans l'histoire des sciences sociales. L'entretien publié par *La Vie des idées* en 2026 rappelle que l'ambition des *Annales* était internationale et interdisciplinaire, et qu'elle reposait sur le lien entre passé et présent, non sur une séparation rigide des temps. Cette lecture contemporaine renouvelle la postérité blochienne : elle

montre que Bloch reste opératoire pour penser les articulations entre économie, société, politique et culture.

Par ailleurs, la panthéonisation de 2026 a déplacé la postérité de Bloch vers le terrain mémoriel. Son nom n'est plus seulement celui d'un historien lu par des spécialistes, mais celui d'une figure publique, civique et familiale, dont l'héritage est activement défendu par les descendants. Cette situation produit un effet de second ordre : elle oblige les historiens à penser la relation entre œuvre savante et mémoire nationale, entre canon disciplinaire et célébration républicaine.

VI. Une postérité problématique

Toute postérité importante est aussi une postérité disputée. Bloch a été célébré comme le père d'une histoire sociale, comme le modèle du savant engagé, comme le martyr de la Résistance, et comme le symbole d'une République antifasciste. Ces figures ne se superposent pas parfaitement. Le Bloch des Annales n'est pas exactement le Bloch de la Résistance ; le méthodologue de l'Apologie n'est pas réductible au résistant héroïsé ; le Juif persécuté n'épuise pas le médiéviste comparatiste.

La force de sa postérité tient toutefois à cette pluralité. Bloch peut être mobilisé dans des débats historiographiques, civiques, pédagogiques et mémoriels parce que son œuvre est elle-même traversée par plusieurs registres. C'est ce qui explique qu'il soit à la fois un auteur étudié en séminaire, un nom de revue, un symbole de la Résistance et une référence dans les discussions sur l'éthique de l'historien.

Conclusion

La postérité historiographique de Marc Bloch est celle d'une œuvre qui a transformé la discipline parce qu'elle a refusé de l'enfermer. L'histoire-problème, la critique des sources, l'interdisciplinarité, le comparatisme et l'attention aux structures ont fait de lui un classique mondial. Mais ce classicisme n'a rien de figé : il se nourrit de relectures, d'inflexions et de débats. *La panthéonisation de 2026* ajoute à cette histoire savante une dimension civique et mémorielle, sans effacer la complexité d'un héritage travaillé par la guerre, le judaïsme, la Résistance et la fidélité familiale.

Marc Bloch demeure ainsi un auteur de référence parce qu'il n'a pas seulement enseigné ce qu'était l'histoire ; il a montré ce qu'elle pouvait devenir lorsqu'elle se donnait pour tâche de penser les hommes dans le temps, et de rester fidèle à la vérité.
